

Préhistoire

« Je m'ennuie tellement que je n'ai plus qu'à me parler à moi-même !

- Bonjour, enchantée de me rencontrer : Kaède. J'ai déjà vécu seize solstices d'été et nous sommes partis pour le Ventre de Gaïa la nuit de mon trente-deuxième équinoxe ; nous devrions atteindre notre but pour la Grande Nuit de la Renaissance.

Que dire de mon quotidien fabuleux... Un froid intense règne à l'extérieur, je n'entrouvre plus qu'occasionnellement l'épais dais de fourrure qui me sépare du monde glacé des hommes. Je reste emmitouflée dans ma chaude toison d'ours, m'alanguissant sur ma couche, bercée par le lent mouvement chaotique impulsé au palanquin par mes porteurs. La vie des femmes est sédentaire, je n'aurai jamais plus d'autre occasion de voir le monde mais mon besoin de confort l'emporte sur ma curiosité.

Au début, je me suis intéressée aux paysages changeants que nous traversons mais je me suis lassée. Le voyage est si long ; je ne peux pas sortir car les hommes n'ont pas le droit de poser les yeux sur moi. Il y a une petite trappe, aménagée au milieu de la plate-forme, qui me permet de faire mes besoins en toute discrétion. J'ai une provision, d'eau, de viande et de fruits séchés conséquente mais celle-ci doit me permettre de tenir plusieurs mois, il faut que je me rationne. La pluie remplit mon outre grâce à un

boyau de renne qui récupère l'eau s'écoulant sur le chapiteau au-dessus de moi. Mais, ici, il ne pleut pas, il neige l'eau a pris le goût de la peau de bête, heureusement qu'elle est glacée.

La caravane traverse de hautes montagnes enneigées depuis quelques jours et le moindre souffle d'air venu de l'extérieur me rappelle cruellement ma solitude. Aucune autre fille n'a pu m'accompagner car je suis la seule de ce cycle à être née l'année de l'eau vive ! Chaque année je voyais partir deux, trois parfois jusqu'à six filles... Personne pour me réchauffer, me masser, me bercer, me chuchoter ses impressions ; les hommes ne doivent pas m'entendre, ils me font peur, je n'en avais jamais vu avant et leur présence étrange me mets mal à l'aise. Ils sont si... poilus. Leur torse souvent visible est couvert d'une épaisse toison comme celle d'un animal. Leur visage aussi. Je n'ai pas osé regarder leurs yeux de peur qu'ils ne me voient eux aussi. Mais ils n'ont pas de poil à cet endroit je crois. Leurs longs cheveux sont rassemblés en longues lianes pour ne pas les gêner dans leurs mouvements. J'ai vu leurs éclaireurs grimper une paroi avec tant d'aisance qu'ils m'ont fait penser aux habiles araignées qui tissent les toiles des tentes des Faes. Ils sautaient d'éperons en éperons, assuraient leurs prises avec célérité. Je les ai vus danser aussi le soir. Leurs corps se meuvent avec agilité et rapidité, cabriolant et pirouettant comme des tourbillons de vent.

Un homme crie ; enfin quelque chose. Je ne me réjouis cependant pas de cette distraction ; c'était un cri de

détresse. L'envie de voir l'emporte. Je passe brièvement mon visage dans la fente entre les tentures. Gaïa, est-ce possible ? Je n'avais jamais ressenti le froid aussi intensément auparavant. En un instant, il m'a piqué les joues, brûlé les poumons ; une fumée blanche s'échappait par ma bouche ! Le froid m'a saisie aussi sûrement que les flammes d'un brasier. Heureusement, ces manifestations ont cessé rapidement une fois revenue à l'intérieur. Elles m'ont tant effrayée que je n'ai plus envie de retenter l'expérience. Il y a peut-être eu un accident. Un homme a dû se blesser pour hurler ainsi. Je n'en saurais pas plus et tant pis. Les heures passent dans un silence dérangeant, les hommes ne chantent plus. La sensation de mouvement fini par s'estomper, je m'endors et rêve. Je vole au-dessus de montagnes fumantes comme des pierres de cuisson. J'aperçois le Ventre de Gaïa que m'a décrit la Mère du village : plus petite que toutes les autres, large et rouge comme si le soleil s'y baignait. J'ai tellement hâte d'y être... Un courant d'air glacé m'arrache à mon ascension, m'aspire vers le sol. Me revoilà dans le palanquin.

Comme toutes les filles, je dois accompagner les mères décédées pendant l'année jusqu'à la montagne du renouveau avant de moi-même enclencher un nouveau cycle de vie et devenir femme. Il y a eu trois morts cette année et comme j'étais la seule à avoir atteint l'âge d'initiation, c'est moi seule qui ai embaumé mes aînées, assistée par les trois matriarches et la prêtresse. J'ai prélevé les organes sacrés de leur matrice, notamment

ceux qui avaient conçu ma propre mère, pour les faire sécher et les broyer afin de préparer l'huile dont on oint les nourissonnes à la naissance ; pour leur assurer fertilité et vigueur. J'ai enveloppé leurs cœurs dans les feuilles géantes du figuier sacré et les ai enfouis au pied de cet arbre de vie. J'ai offert les viscères aux esprits de la forêt pour qu'ils me laissent prélever les plantes dont j'avais besoin pour remplir le corps des défuntés. Par trois fois j'ai lavé et effectué les sacrements en suivant le protocole enseigné. Par trois fois j'ai tremblé et retenu mes larmes devant le corps de l'une de celles qui m'avaient guidée par leurs conseils et leur amour jusqu'à l'âge de femme mais, jamais je n'ai failli. A l'équinoxe, les hommes sont venus chercher nos quatre palanquins à la frontière de notre territoire pour les porter jusqu'à la montagne fumante du Renouveau, le Ventre de Gaïa. Je suis dans le palanquin de tête mais je ne guide rien, il n'y a que près du cratère que je pourrais jouer mon rôle. Ils me déposeront à proximité du lac de feu et viendront m'y rechercher trois jours plus tard. Pendant ces trois jours, je devrais prononcer mes vœux de femme et rendre à la Terre le corps des mères défuntés.

J'ai mal dans tout le corps. Complètement engourdie par le manque d'activité. Ai-je donc tant grandi depuis que ma mère a quitté le village des mères pour s'occuper de son fils ? J'avais onze équinoxes quand elle m'a confiée aux soins des matriarches. Les pierres roulent sous les pieds de mes porteurs. Le palanquin penche, je glisse un peu sur ma couche. Les hommes échangent des chants

que j'écoute avec attention mais ne comprends pas. La langue des hommes est vraiment étrange... Elle est faite d'un mot répété dont ils modulent l'intensité, la tonalité et l'algorithme pour lui donner sens, à ce qu'il me semble. Chaque homme a sa signature, une onomatopée personnelle qui permet aux autres de l'identifier. J'entends souvent la voix de Huma, Ali, Solal, Sya, Hiba, Our ou Kié, moins celles des autres mais, il me semble que le groupe doit bien comporter une trentaine d'individus. J'ai pu repérer quelques rythmiques complexes reproduites quotidiennement et les associer à des moments : le lever, le repas, le coucher, la relève des gardes... J'aime la voix de celui qui chante Huma. Je pense qu'il doit être le chef car c'est souvent sa voix qui brise le silence. Elle raisonne le soir longtemps après le coucher du soleil. Il chante sans doute des histoires car d'autres groupes de syllabes viennent ponctuer le huma ; sans doute le nom des personnages de son histoire. J'aimerais tant comprendre leur étrange langage, les histoires des mères me manquent, la chaleur du feu me manque, mes sœurs me manquent... Chaque jour j'ajoute un petit signe sur mon calendrier de bois avec ma pointe d'ivoire et quand je déprime je compte à rebours pour me rapprocher de vous toutes.

Huma vient de pousser un cri lugubre qui me réveille en sursaut ; il m'a glacé le sang. Plusieurs hommes chantent la même chose l'un après l'autre, une mélodie sinistre et lente. La caravane n'avance plus. Je suis rongée d'inquiétude à présent. Qu'est-ce qui les arrête ? Si je

soulève légèrement un pan de peau, juste une fente, le froid ne pourra pas entrer. Je saisi et relâche aussitôt ma prise car un homme est posté de dos juste devant mon nez. Mon palanquin est posé au sol. Huma entonne un chant saccadé citant le nom de trois hommes dont j'entends rarement le nom. Dès qu'il a terminé, les trois hommes lui répondent répétant chacun une partie du chant avec des voix aiguës, y ajoutant quelques modulations. Huma prononce plusieurs fois leurs noms en un court chant presque joyeux mais qui ne signifie sans doute que son approbation car rien n'est léger dans ce qui est en train de se passer. Les autres montent le camp ; je les entends échanger les chants que j'ai appris à identifier. J'imagine qu'ils se répartissent les tâches ou qu'ils s'informent les uns les autres de l'avancé de leur travail. Ce qui me plaît c'est que tout le monde puisse s'exprimer en même temps. Dans mon village, la parole est soumise à de nombreux codes, j'ai rarement eu l'occasion d'être écoutée par toutes. Ils sont tous occupés, je vais tenter de nouveau un regard sur l'extérieur : Nous sommes dans la forêt, enfin une raison de se réjouir : il n'y a plus de neige, le froid ressemble beaucoup plus à celui que j'ai pu expérimenter chez moi. Le camp s'organise autour d'un grand foyer que trois hommes alimentent de bois glanés alentours par une équipe de six autres aux corps massifs et aux chants plus aigus et plus doux. J'avais entendu ces voix étranges sans jamais les associer à des visages. Ils portent des vêtements de peau très ajustés reproduisant de différentes couleurs ocres le corps d'une femme, ils n'ont

pas de poils sur le visage. Ils semblent moins musclés que les autres malgré leurs âpres tâches. En observant bien tous les hommes je pense qu'un quart du groupe est composé d'hommes ayant ces traits caractéristiques. Tout autour du foyer, il y a déjà les nids de feuillages et de plumes que je les ai vu déballer une fois : de gros sacs qu'ils transportent sur les palanquins. Ils utilisent des branches d'osier qu'ils tressent rapidement. Ils tapissent ensuite leur structure de feuilles et mousses prélevées autour du site ; comme s'ils voulaient s'imprégner des lieux pendant leur sommeil, rester en connexion avec leur environnement. Le duvet de plumes qu'ils répandent ensuite à l'intérieur de leur alcôve fait ressembler mes fourrures à du crin. J'ai soudainement envie d'aller me blottir dans l'une de ces niches douillettes.

La nuit est tombée ; j'ai dû m'assoupir. Les hommes sont tous rassemblés sous le corps d'un homme dont l'angle de la nuque fait un angle étrange dans le prolongement du bras. Huma chante. Ils déposent tous en même temps le cadavre déjà raide. Huma poursuit en utilisant une autre onomatopée que la sienne. A chaque respiration de son chant, il frappe le corps du mort avec une grande masse de bois et de pierre. Les autres dansent en rond en marquant de leurs pieds de leurs mains et parfois du choc de leurs corps les rythmiques des coups arrivants tous les cycles des douze pulsations des danseurs. Une musique corporelle macabre qui me fait monter les larmes aux yeux, je ne sais si c'est de tristesse ou de peur de les voir ainsi s'acharner rituellement à détruire ce corps. Je sens

au plus profond de moi qu'Huma rend hommage à l'homme : Saka dit le chant, mais la vision de leur rituel me tétanise. Je ne vois rien du corps qui se réduit en bouilli car il est cerclé par le rempart des hommes. Huma raconte Saka, ses exploits et même parfois ses maladresses je le vois dans sa façon de parfois mimer et danser en chantant. Huma cesse de frapper quand le corps semble avoir disparu dans la poussière. Les hommes jettent chacun une écuelle de terre sur le corps et ils partent sans un chant de plus vers leurs nids. Ils y dorment par deux, trois, jusqu'à cinq. Pour la première fois, aucun homme ne reste debout pour garder le feu ou les alentours. J'ai envie de sortir... personne ne me verra.

Le temps que je tergiverse, une bête au corps massif, un machairodus fait son apparition dans le campement. Un puis deux, puis tout une petite meute investit le campement me laissant aussi paralysée que par le froid le plus intense. Je ne sais plus quoi penser, pourquoi n'ont-ils pas posté de gardes ? Le feu éteint ne les protège plus. Faut-il que je crie que je les réveille. Faut-il que je me taise pour ne pas attirer leur attention sur moi ? Les bêtes fouissent le sol là où Huma a rendu le corps de Saka à la terre. Je comprends : les hommes les ont attirés ici ; ils mangent le cadavre et dès demain, Saka fera partie de nouveau du grand cycle. Peut-être vois-je un spectacle interdit aux hommes. Aucun d'entre eux n'est présent pour voir les charognards se partager le butin. Peut-être que dans le monde du rêve, ils peuvent voir ce qui se passe réellement : L'envol de l'esprit de Saka vers le deuxième monde. J'accompagnerai moi-même mes

aïeules lorsqu'elles partiront, elles me donneront leurs derniers conseils et me délivreront des secrets qui m'aideront à trouver ma place dans le groupe des mères ; j'espère qu'elles m'enseigneront la connaissance des plantes.

Lorsqu'une hyène trapue au pelage sombre vient frôler ma couche je retiens un cri et me camoufle sous mes peaux si rassurantes.

Je vais essayer de dormir, peut-être verrais-je ce qu'ils voient. J'ai parfois peur de rêver à côté des hommes et qu'ils partagent mes rêves comme je les partageais souvent avec mes sœurs.

Je sors, les fauves, s'inclinent devant moi, les hommes se retournent, ils étaient rassemblés devant le feu mais je ne les avais pas remarqués avant. Ils me voient, je veux courir, m'échapper mais c'est eux qui s'enfuient en courant dans tous les sens et me laissent seule au milieu des bêtes sauvages. Je me réveille, seule. Il fait jour mais je n'arrive pas à ouvrir les yeux.

Je me réveille encore mais cette fois je crois que c'est pour de vrai. Ma litière bouge de nouveau ; ils ont levé le camp sans que je m'en rende compte. Je détache une lamelle de jambon de renne séché avec ma lame d'ambre et la suçote longuement en alternant une poignée de grains grillés et une gorgée sucée de mon outre.

Je languis et languis, inscrivant encore vingt-huit marques sur mon calendrier et nous voici au seuil de la nuit la plus longue sans que rien ne m'ait donné envie de briser ma

retraite. J'ai pensé à tout ce dont ma vie serait faite jusque dans de triviaux détails concernant la place de ma natte dans ma case de femme. Cette nuit je porterais le corps de plume des mères et le deviendrais à mon tour. Les hommes traversent un torrent puis attaquent l'ascension finale, mon ascension finale ; demain je ne serai plus une enfante. Je laisse couler mon bras par la trappe pour ramasser une pierre sur le sentier caillouteux que le convoi suit. Elle est noire et poreuse, je m'en ferai un pendentif qui ornera mon cou comme un trophée au village. Les enfantes me regarderont avec respect.

Il fait nuit et plus aucun bruit n'est audible que ma respiration, les battements de mes pensées à mes tempes. Les hommes sont partis depuis plus d'une heure, leur chant de marche s'est éteint dans le lointain mais je n'ose pas sortir, poser le pied par terre. Serais-je encore capable de marcher après ces deux longs cycles alitée ? C'est déjà presque une deuxième naissance que de sortir, d'affronter un nouveau monde, si loin de chez moi,... seule.

Je ne m'attendais pas à tant d'abondance, le cratère est rempli d'une épaisse végétation arbustive, nos quatre palanquins sont disposés en demi-cercle contre la paroi extérieur du cratère. Ils les ont descendus avec des lianes encore attachées en haut : cinq mètres plus haut ! Ils n'auront plus qu'à tirer vers eux ces amarres pour me remonter comme un filet à poissons. Des mousses d'un vert puissant tapissent le sol moelleux sous mes pieds. Tout semble douceur ; les feuilles des arbustes sont

duveteuses et une vapeur chaude me donne l'impression d'être caressée par l'air même. Tout est baigné d'une luminescence rouge venant sans doute du lac de feu dont j'ai tant entendu parler. Des lucioles dansent tout autour de moi comme si la nature ici avait une aura visible. Je ne sens rien de la peur que la nuit m'inspire habituellement. Je la ressens comme une amie qui me protège. Je suis dans le sanctuaire, personne d'autre que moi. Le silence profond seulement moi et les mères.

J'avance dans cette végétation qui me frôle à chaque pas ; nous apprenons à nous connaître. Je perçois bientôt un bouillonnement un peu plus loin, il provient d'un champ de vasques de pierre, des trous d'eau chaude, des dizaines de sources. Le sol semble bouger : des tortues ! Je ne suis donc pas si seule. Des tortues s'égayent un peu partout : plongeant dans l'eau, grignotant les herbes environnantes. J'ôte mes vêtements de peau que je n'ai pas enlevés depuis que je suis partie du village et descends dans l'un des bassins, me laissant enivrer de chaleur. Les souvenirs du voyage refluent en moi, les hommes, leur vie rude. Je sais que lorsque je serai rentrée au village, je ne verrai plus les hommes que lors des rites de fertilité qui ont lieu à chaque nouvelle saison. Jamais je n'aurai imaginé leur vie et je pense que je serai plus attentive lorsque nous repartirons car je sais maintenant que le temps m'est compté. Est-ce qu'aucune mère n'a jamais essayé d'entrer en contact avec un homme lors du voyage ? Mon cœur bat tellement fort quand je les vois que je sais que je n'oserai jamais braver l'interdit. Ils ne savent pas que je suis là et si jamais je me faisais voir je

mettrais sans doute en péril tous les autres voyages. Mais si c'était un homme qui bravait l'interdit ? Si l'un d'entre eux décidait de venir voir ce qu'il se passe sous les pans de peau ? Peut-être comprendrait-il ce que je dis, les hommes ont été des enfants des femmes. Si je ne peux comprendre leur langue, eux me comprendraient sûrement. S'ils n'ont pas oublié... Kaède... si j'étais un homme je m'appellerais Ké ou Dâ. Je pourrai peut-être me déguiser... Parfois j'ai vu mes cousines mimer les hommes certaines étaient proches de ce que j'ai pu voir. J'aimerais leur raconter et qu'elles s'y croient vraiment... Quelle drôle de sensation, je suis étourdie, un peu vaseuse. Les tortues nagent autour de moi, leurs corps me frôlent sans peur, je m'assoupis un peu, je ne bouge plus. Soudain je sens des petits picotements vifs et répétés comme si on me mordillait ! Je retire vivement ma jambe et m'apprête à sortir de l'eau précipitamment et puis je reste fascinée : des centaines de minuscules poissons rouge feu évoluent autour de moi. Le balai est si harmonieux que j'en oublie l'idée de fuir et me laisse bercoter. Les chatouilles deviennent insupportables à certains endroits mais je me laisse faire, je résiste pour ne pas les effrayer et continuer à les observer. Ils sont partout. J'ai l'impression d'être habillée avec un vêtement de flammèches dansantes. J'aimerais que les autres me voient ainsi ! La reine des eaux en personne ! J'ai un peu perdu la notion du temps, mais au bout d'un moment je commence à avoir du mal à respirer, la sensation d'étouffement vient sans doute de la chaleur. Soudain j'en ai assez ; allez, je sors. Tous les poissons

s'égayent, je n'en vois plus une ondulation en quelques secondes. Le temps de me lever comme on décoche une flèche et... de glisser, quelle gourde : Aïe !

Je sors de mon évanouissement par saccades. Je me réveille dans la maison des enfants, au village ; tout le monde rit de me voir incapable de bouger. Je me réveille au moins cinq fois avant d'ouvrir les yeux dans le noir total et suffocant de... je n'arrive pas à bouger ! Des liens me maintiennent immobile comme dans un cocon. Seule ma tête peut tourner de droite et de gauche. Je ne distingue rien. Un courant glacé me parcourt le dos et fait se dresser chaque cheveu de ma nuque à mon front. J'entends des bruissements, des frottements, un roulement de baguettes sur la pierre qui s'entrechoquent sur un rythme asymétrique. Quelque chose de poilu et piquant me tâte le crâne. La seule défense : le cri ! Je crie, je hurle, ma voix se crispe dans les aiguës. Plus rien. On a cessé de me palper. Le silence. Je manque d'air, j'halète ; la terreur ou l'épuisement. Et puis viennent les sanglots. Il n'y a plus rien à faire, je vais mourir et je ne sais même pas pourquoi. La créature reviendra et je ne sais même pas quand. J'ai faim, j'ai soif, quand va-t-elle revenir ? Personne n'a jamais disparu pendant le rite qui rend femme... Enfin, je crois, j'espère ; pourquoi ne m'a-t-on pas parlé des dangers du cratère ? Pourquoi moi ? Les larmes coulent, je ne veux plus qu'elles s'arrêtent, je voudrais déjà être morte, que l'angoisse cesse, que la douleur dans la poitrine s'en aille. Elles m'ont trahie. Personne ne m'a parlé de ça ! Mon estomac est secoué

de spasme mais rien ne sort. Je tousse longuement et puis décide de me calmer. Ne plus rien penser, attendre... Rêver... Prendre contact avec les esprits des mères ! Je n'ai aucun champignon à rêve... Je vais mourir, je hurle, pleure et pleure. Longtemps.

Je pense qu'on finit toujours par s'endormir quand on a beaucoup pleuré ; c'est comme une petite mort, elle permet d'effacer la conscience le temps d'un battement de cil éternel. -Les jeunes enfants s'endorment vite après avoir pleuré tout leur soûl.-

C'est une vive douleur dans la jambe qui m'a réveillée. J'ai d'abord cru que la chose poilue était revenue mais le temps de réfléchir j'étais de nouveau paralysée d'effroi : Un homme se tenait au-dessus de moi, debout et moi comme un ver par terre, sur de la pierre dure et froide. Une goutte d'eau me tombe sur le front qui semble le faire réagir. Lui aussi était resté coi. Il pose sa torche à côté de nous et commence à taillader le cocon -car s'en était un- qui m'entrave. Il ne dit rien et moi non plus. Une fois que je suis libre, il me tend la main et, un doigt sur la bouche pour m'intimer le silence, m'entraîne vers un boyau assez large qui permet de sortir de la salle. Je le tire en arrière, je ne veux pas laisser le cocon là : je veux pouvoir l'analyser quand je serais sortie d'ici, car maintenant je n'ai plus peur ; je sais qu'il est venu pour me sauver et que je ne risque plus rien. En quelques secondes mon cœur a analysé, pesé les risques et envisagé la certitude que mon destin ne pouvait cesser brutalement après cette rencontre ! Un bref coup d'œil vers le plafond me fait remercier le feu de sa torche d'être

si peu éclairant. Je distingue des dizaines de cocons gris qui pendent, sinistres et lourds ; j'étais parmi eux il y a peu... Il me saisit la main à nouveau et cette fois je me laisse faire.

Courir. La lumière m'aveugle ! Combien de temps suis-je restée dans le noir ? Je plisse les yeux. Nous sommes en surplomb du cratère, le trou dont nous sortons est incrusté dans la falaise. Le sol... sous la toile... est à plusieurs hauteurs d'homme en contrebas. La toile est immense, tendue au-dessus de la forêt qui mange le cratère. D'en bas, on ne la voyait pas. Je passe mon regard avec passion sur ce paysage que je n'aurais pas eu la chance d'embrasser sans mon enlèvement. Au loin, la mer de feu. Je pensais enfin tourner la tête vers mon compagnon mais la terreur m'étreint soudainement, mon cou est bloqué comme mes yeux vers cette vision : l'araignée absorbe mon essence, mon énergie, mon espoir. Une araignée, géante, j'en ai vu dans la forêt près de mon village, mais cette taille ! Elle est loin mais ses multiples yeux me fixent. Je la sais aveugle ou l'espère ; comment m'a-t-elle repérée la première fois ? Une secousse au bras me pousse à m'arracher à ma contemplation mortifère. L'homme me désigne un trou qu'il a pratiqué dans le plancher de soie à l'aide de sa torche sans doute. Un grappin est amarré sur le bord noirci du cercle irrégulier. Il jette sa torche au loin sur la toile qui ne s'embrase pas tout de suite mais émet une vibration propre à attirer le prédateur. Je n'ai pas le temps de savoir quelle est sa réaction car il me précipite à sa suite vers la corde qui nous relie bientôt au sol dans

une folle descente. Mes mains glissent parfois mais je sais trop les brûlures qu'un tel exercice provoque pour me laisser aller au mouvement. Je les descends l'une après l'autre le plus rapidement possible. Il est passé devant moi, je le vois ; il a visiblement plus d'expérience que moi dans ces acrobaties. Arrivé en bas il me fait signe de tout lâcher. Il reste encore plusieurs mètres, je n'ai pas envie de lui obéir mais la panique dans ses yeux m'indique que son stratagème pour éloigner l'arachnide n'a que trop duré : je me laisse tomber. Il me rattrape plus ou moins, nous roulons, nous relevons comme un seul corps et courons, peu. Il me plaque au sol et nous ne bougeons plus. Je n'ose même pas regarder autour de moi. Je suis morte, mon souffle court se met en apnée ; je n'autorise que mon ouïe à rester en éveil. J'entends une cavalcade tricoter près de nous, s'éloigner, revenir, repartir, ça n'en finit pas puis soudain, plus rien pendant longtemps. J'ose tourner la tête vers lui, il me regarde mais ne bouge toujours pas, une main protectrice sur mon dos qu'il n'a pas déplacée depuis que nous sommes au sol. Ses yeux me mangent, les miens ont faim de détails mais nous sommes trop proches l'un de l'autre. Une chaleur irradie en moi ; la force de vie ! Ses yeux sont verts comme la nature après la pluie. Il a peut-être mon âge. Ses cheveux ont la couleur du miel de sapin. Je les touche, ils sont doux. Il caresse les miens après avoir remonté sa main le long de mon dos, laissant un sillon chaud et glacé sur son passage. Nos corps pivotent pour mieux s'étudier. Nos deux mains libérées explorent autant que nos yeux des différences de plus en plus flagrantes. Elles ne m'effraient

pas bizarrement... Elles m'attirent. Il m'attire vers lui, bascule sur moi, embrasse ma peau. Quelque chose de doux et chaud me caresse le ventre. Je n'ai pas la force de chercher à comprendre ce qu'il se passe, je ne pense plus, je vis...

Nous sommes allés nous plonger dans les bains d'eaux chaudes. Il me dévorait des yeux au travers des volutes de vapeur, nos pieds seuls communiquaient. Je me demande quand est-ce qu'il va se décider à parler... Va-t-il chanter ?

-Tu es une femme ?

La question m'a soufflée, il me semble qu'après un mûrissement aussi long ses premiers mots auraient pu être un peu plus pertinents...

-Et toi tu es un homme. Je suis contente que tu parles ma langue ! Merci de m'avoir sauvée la vie.

-Je suis un homme moi, longtemps, peu de souvenirs. Interdit.

Le voilà qui chante maintenant, je crois qu'il n'a pas compris du tout que moi je ne comprends rien à leur concert ! En tout cas il s'appelle Jadè et ce qu'il chante à l'air solennel.

-Ce sont les lois des hommes. Je brise les lois. Je curieux, je désire voir dans le baldaquin et toi ! Vivante, femme ! Déesse ! Ma mère elle longtemps, oublie moi, enfant... Pas de cérémonie, pas de femme.

Cette fois quand il chante je ne me préoccupe plus de savoir ce qu'il me dit et je me laisse bercer, peu de temps car il cesse et reprend. De toute façon, je comprends

vaguement qu'il n'a pas vu de femme depuis longtemps.

-Mon père il est jeune, il participe à la cérémonie, je désire pas battre lui. Je laisse ma place à lui ; j'ai Djï. J'aime lui, Djï aime moi. Pas besoin de fils !

-Tu ne parleras pas de moi aux autres n'est-ce pas ?

-Ils tueraient moi ! Je brise les lois. Je curieux ! Tu es Déesse, pardon !

Il se lève comme piqué par mes soupçons, je me dresse tout aussi vivement, de peur qu'il ne s'enfuit. Je le retiens par le poignet.

-Reste, parle-moi des hommes.

Il semble effarouché. Il regarde partout comme si quelqu'un allait nous surprendre et puis il s'arrache à ma poigne et part sans plus d'explication.

C'est bête mais je fonds en larmes. Je me demande ce que j'ai bien pu dire de si grave, lui aussi était curieux, je n'ai fait que lui rendre la politesse ! Je ne sais pas si je le déteste parce qu'il est parti comme ça ou si je suis soulagée ; après tout moi aussi j'ai brisé beaucoup d'interdits. Je crois que j'ai fait avec lui quelque chose qui ressemble à ce que les femmes font pendant le rite de la fécondité. Djala m'en avait parlé en termes vagues, à cause de mon insistance mais nous n'avons pas le droit de parler de cette cérémonie avant d'être revenues du grand voyage qui nous fait femme... Maintenant ce sont des larmes de honte qui me chavirent. Je m'immerge pour noyer mon flot intérieur. Les Mères sauront et ne voudront pas m'accepter ! Je ne pensais pas que ce voyage serait aussi éprouvant. Je fais le vide. Sors. Marche jusqu'au convoi. Les Mères avec leurs yeux de

pierre bleue me jugent dans leur sommeil statique. Je prends ma grand-mère dans mes bras, corps de plume emmailloté comme au premier jour dans des soies de bombyx. Je la serre contre moi, elle a autour du cou le sachet de plantes que je devrais ingérer pour mener à bien le rituel. Je la transporte jusqu'au bord du lac de feu qui ronronne en contre bas me rougissant les joues. J'ai du mal à respirer, bien plus que dans les bains. Je ne reste que le temps de poser mon aïeule face au spectacle magique de ces rouges, ors, orangés qui fusionnent et bouillonnent. Je refais encore deux fois le trajet et puis, apaisée, épuisée, je m'affale au milieu d'elles, arrache un à un les petits sacs, avale le contenu âcre, la gorge sèche ; je n'ai pas pensé à prendre l'outre. Il est trop tard, je suis lasse ; peut-être vais-je partir avec les Mères, je me sens si loin déjà, j'avale encore une fois ma salive, les derniers grains m'irritent la gorge, la racle en descendant lentement. Je les sens jusque dans mon estomac. Ils brûlent à moins que ça ne soit le lac qui commence à me consumer. La tête me tourne, des bandes violettes et blanches nous enveloppent les Mères et moi, leurs têtes enflent et se dégonflent à mesure que leurs corps tournent tout autour de moi de plus en plus vite. Il fait noir partout et bleu au fond, elles sont là, elles me tiennent la main. »

-Mais quel est le con qui a foutu des araignées géantes dans la simulation ? Ça m'fout les glandes d'avoir monté tout un système sociétal hyper codé pour qu'enfin c't'pouffiasse apprenne à respecter quelque chose et

qu'un putain de programmeur égocentré me bousille tout en une heure !

Dans la grande salle aseptisée, tous les regards plongent dans un ailleurs utopiquement silencieux. Tous les collaborateurs du Docteur Deborde sont en transe méditative profonde comme à chaque fois qu'il se met à gueuler. Ils attendent que ça passe. C'est lui qui les avait commandées ces araignées, pour qu'Elle ne s'aventure pas dans la forêt interdite. Pour bien faire Keryal, son premier assistant, avait préconisé qu'on en place aussi au-dessus du cratère pour qu'Elle n'est pas envie d'en sortir avant les trois jours d'initiation. L'intelligence propre du système avait fait le reste. L'araignée avait ses modes de fonctionnement autonomes et visiblement une tortue et une femme c'était assez proche pour qu'elle confonde. Certes il y avait eu un dérapage mais personne n'était coupable, personne ne méritait cette diatribe. Le hasard, un simple concours de circonstances. Après tout c'était la première fois que tout cela fonctionnait. Le temps passait, il revenait en boucle sur son agglomérat de reproches. Keryal craqua. Au moment où il ouvrit la bouche, tous les regards convergèrent vers lui. Ils ne savaient que trop ce qui attendait le premier assistant. Celui qui se laissait aller à répondre devenait l'arbre sur la colline. Habituellement ils assumaient collégialement ce lynchage et si aucun d'eux ne réagissait, l'éminent psycho-designer finissait par claquer la porte du laboratoire libérant les mouvements respiratoires et la chape de plomb pesant sur les nuques. Chacun retournait à sa tâche sans même faire mention de ce qu'il s'était

passé.

-Monsieur, c'est vous qui avez demandé qu'on trouve des moyens coercitifs pour qu'elle respecte le zonage.

-Bravo ! Bientôt vous me direz que c'est Moi qui ai demandé qu'on envoie un homme prendre contact avec elle et insinuer le doute quant au bienfondé des règles qu'on lui a imposées ! C'est Moi qui ai demandé qu'une araignée mette son avatar en danger ? Vous croyez quoi, que l'Impératrice permettrait qu'on détruise purement et simplement la psyché de sa fille ? Elle nous a juste demandé de la remettre dans le droit chemin cette gamine ! Mais Monsieur l'assistant sait mieux que tout le monde ce qu'il faut à cette gosse ?

-Je n'ai jamais mis en doute vos compétences Monsieur...

- Non ? Juste mon autorité, moi qui vous ai pistonné pour ce poste sous prétexte que votre mémoire m'avait intéressé jusqu'à la vingtième page. Vous prenez des libertés avec mes prescriptions, vous faites des manœuvres dans mon dos. Vous croyez que je ne vois rien ? Et bien vous allez assumer maintenant. Je veux que vous me l'ayez balancée dans un nouveau protocole avant demain matin. Et pas d'embrouille cette fois. Il faut que j'aie prendre l'air vous m'écœurez !

La porte automatique sembla glisser plus rapidement que d'habitude pour lui laisser le passage. Dans le couloir, il renversa une plante artificielle sur son passage et disparu enfin de leur champ de vision.

Aglaée tourna ses yeux tristes vers Keryal.

- On prend lequel, Keryal ?

- Ne vous bilez pas... Je vous donne congé, on en a tous

bavé cette nuit. J'ai ma petite idée sur la procédure à mettre en œuvre mais j'ai besoin d'être seul un moment pour y réfléchir. Il y a à peine quelques manipulations à faire, on a au moins quatre mondes d'avance ! Je ne vais pas mobiliser toute l'équipe pour ce réajustage.

La demi-douzaine de programmeurs, infirmiers et créatifs se levèrent des banquettes moelleuses et sortirent sans mot. Aglaée remercia Keryal d'un sourire craintif et partit la dernière.

Il ne restait que lui et la belle endormie. Elle trônait au milieu de la pièce dans un caisson rempli de matière translucide qui lui transmettait les données de son environnement fictif. Elle était nue mais cette nudité était toute médicale, aucun membre de l'équipe qui veillait sur elle ne semblait la voir comme autre chose qu'un sujet. Aucune compassion face à cette jeune fille plongée dans le coma depuis déjà quatre ans. Aucun d'eux ne l'avait même jamais vue *vivante* car le personnel affecté auprès du professeur Deborde avait un turnover exceptionnel. Lui, avait rejoint le programme l'année précédente. Il avait envie de la réveiller, il n'en avait plus rien à faire des conséquences. Il trouvait qu'éthiquement voler sa réalité à quelqu'un même avec toutes les bonnes intentions médicales derrière, n'avait aucune justification. Les fondements éthiques de son *mentor*, il ne les connaissait que trop bien : une villa sur les hauteurs artificielles, un abonnement au club très select de joueurs de go, un autre à la maison des plaisirs et tant d'autres menus biens et services qui rendaient la vie plus anesthésiante. Il s'assit au bout du cercueil de verre. Il la regarda

longuement. Ses mains étaient moites, il transpirait en dépit des frissons qui lui parcouraient le corps. Il zippa son gilet jusqu'en haut, s'enveloppa, s'isola du monde extérieur. Ce qu'il s'apprêtait à faire, il l'avait imaginé des centaines de fois, il avait tourné et retourné les premiers mots qu'il dirait tant et tant que leur enchaînement ressemblait à un script bien huilé. Malgré tout, il était paniqué car il n'avait préparé qu'un monologue ; un simple soupire de sa part et il tomberait dans l'improvisation.

Au-dessus de lui, un œuf translucide descendit lorsqu'il leva le bras. Il s'en couvrit la tête, son visage disparu, son identité devint incertaine. Il tâta l'ovoïde de la main droite et en détacha une sorte de manette à quatre boutons.

La réalité autour de lui fondit du noir au rouge. La chaleur était suffocante près du lac de lave, elle n'avait heureusement rien à voir avec la chaleur réelle qu'aurait dû dégager un tel paysage. Kaède était étendue sur un tapis de mousses fluorescentes, les effets des psychotropes étaient encore actifs, il appuya sur l'un des boutons pour s'approcher un peu plus. Ses vêtements virtuels étaient réduits à la plus simple expression, une toge blanche lui couvrait tout le corps ne laissant apparente que sa tête. Dans cette version allégée de réalité virtuelle, afin qu'il y ait le moins d'interactions possible à calculer avec l'environnement, il flottait légèrement au-dessus du sol. Un léger halo pixélisé accrochait chacun de ses mouvements, sa présence surchargeait le système.

Elle donna enfin signe de vie. Lorsqu'il entra dans son champ de vision, elle se figea dans sa position semi assise. Il en profita pour entamer son texte :

- Bonjour, je me nomme Keryal et vous êtes Eterlutisse. Pour le moment, vous ne vous en souvenez pas encore car vous êtes dans une réalité thérapeutique alternative. Vous avez été placée ici il y a quatre ans par votre mère pour soigner vos troubles.

La jeune fille restait interdite mais elle finit de se lever et s'approcha jusqu'à effleurer de ses doigts la toge immaculée. Il cessa de parler pour se laisser examiner.

-Etes-vous un esprit de Gaïa ? l'interrogea-t-elle en fronçant les sourcils d'incompréhension.

-Pour utiliser des mots qui vous sembleront plus familiers pour le moment, vous pouvez me considérer comme tel. J'ai participé à la création de ce monde... Mais il n'est pas réel. Vous, vous l'êtes. Je vais vous ramener dans le monde réel pour quelques heures. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Vous êtes prête à me suivre ?

Elle ne répondit pas mais lui attrapa la main. Il en eut les larmes aux yeux. Ce moment qui semblait au départ tout devoir au hasard était peut-être le meilleur moment qu'il eut pu sélectionner. Elle était en train de vivre son initiation, elle était apte à entendre toutes les vérités que les anciennes avaient thésaurisées. Mais était-elle vraiment capable de tout abandonner sans dommage. Ce qu'elle avait cru être sa famille, son peuple, ses coutumes, sa vie, tout allait disparaître. Il savait qu'elle ne réalisait pas ce que voulait dire son geste.

Il appuya sur la télécommande et le noir se fit. Elle n'avait

pas peur.

Elle ouvrit les yeux. Il enleva le casque qui l'avait immergé dans le monde virtuel, ouvrit la coque dans laquelle était enfermée Eterlutisse.

-Te rappelles-tu maintenant ?

- Non...

Assise, nue dans la gélatine transparente qui remplissait sa boîte, elle se mit à frissonner. Il ôta son gilet pour l'en couvrir. Elle sortit maladroitement de sa gangue de blob. Debout face à lui, elle lui sembla soudain toute petite, perdue dans son vêtement trop ample. Il la guida jusqu'aux poufs confortables dans lesquels les créatifs faisaient leurs brainstormings.

- Je vais essayer de t'expliquer ce qu'est ta vie et ce je veux faire pour toi et puis tu décideras.

Elle acquiesça en caressant le velours de ses mains, sans le lâcher des yeux.

-Tu es quelqu'un de très important ici. Tu es l'une des filles de la personne qui a le plus de pouvoir dans notre société. Quand tu étais enfant tout le monde t'aimait. Quand tu as grandi, tu as commencé à avoir des idées étranges et ta mère a eu peur que les gens qui t'aimaient se mettent à penser comme toi.

-Quelles idées étranges ?

-Tu ne comprendrais pas... je n'ai pas le temps de t'expliquer comment notre monde fonctionne. En fait, tu ne voulais plus respecter les règles, les coutumes, alors, elle t'a mise ici pour qu'on t'aide à comprendre l'importance de se conformer aux usages sociaux établis. Nous, *les esprits de Gaïa*, nous avons imaginé ton village,

les gens qui y vivent, la forêt qui l'entoure, les montagnes, le volcan... tout ! Tu as vécu là-bas pendant quatre ans mais tu as failli mourir à cause de l'araignée. Ça n'était pas censé arriver. Tu ne devais pas rencontrer cet homme non plus mais j'ai été obligé de l'envoyer...

Elle se recroqueville comme une petite fille prise en faute. Honte et rage balaye son visage soudain renfrogné. Il l'attrape pour la forcer à le regarder mais elle tourne la tête. Il enrage, désespéré d'avoir anéanti d'une phrase la confiance qui semblait s'être installée.

- Tu n'as rien fait de mal, c'est nous Eterlutisse. On t'a volé ta vie ! Cet homme c'est moi qui l'ai envoyé pour te sauver. Je devais le faire. Si ton corps avait reçu les signaux de ta mort, tu aurais subi de graves dommages, peut-être irréversibles. Pardon ! Je devais le faire. Tu n'as rien fait de mal, les règles que tu as apprises ne sont rien, tu n'as pas à regretter de les avoir enfreintes !

Elle se blottit dans ses bras pour qu'il lâche prise.

- Je croyais que tu étais fâché contre moi. Je ne voulais pas enfreindre les interdits...

Il l'éloigne pour qu'elle le regarde de nouveau. Elle pleure et lui aussi.

- Je dois te renvoyer dans un nouveau monde virtuel cette nuit.

- Non, je veux rester avec toi. J'ai peur. Je ne comprends rien, je veux savoir qui je suis si je ne suis pas Kaède.

- Tu es Eterlutisse, si tu veux, tu garderas ton prénom dans le nouveau monde. Je veux que tu puisses choisir, je veux que tu sois heureuse. Mais surtout, je veux que tu restes consciente ! J'ai trouvé un moyen.

- Je suis si fatiguée.
- Ton cerveau n'est plus habitué à la veille. C'est un effet secondaire non permanent de la thérapie. Ne t'inquiète pas je vais bientôt te laisser dormir. Allonge-toi et écoute-moi.

Elle pose sa tête sur les genoux de Keryal que cette familiarité si rapide bouleverse.

- Quand tu seras dans le nouveau monde, à chaque fois que tu t'endormiras, tu te retrouveras dans un espace intermédiaire où je pourrai te rejoindre. Nous pourrons parler et tu n'oublieras plus qui tu es, enfin pas pendant ces moments-là. Quand tu seras réveillée, tu n'auras plus conscience que c'est ici le réel. J'ai imaginé pour toi un monde où tu seras une déesse capable de créer selon ta volonté. Tu seras bridée par une couronne habitée par un esprit qui te maintiendra loin de notre monde mais tu auras conscience que nous existons. C'est tout ce que je peux t'offrir pour le moment.

Elle s'est endormie. Il la soulève pour la replacer dans sa prison de gelée. Il active la console et lance l'installation du monde 2. Il sèche ses larmes de peine et de joie mélangées, heureux d'avoir enfin mis son plan à exécution.

Quand Eterlutisse avait disparu de la scène publique, il avait à peine 18 ans. Comme tout le monde il avait été très affecté de ne plus la voir et puis à l'inverse des autres, il ne s'était pas contenté de l'oublier, il se souvenait encore de sa dernière apparition. Elle était face à son bol de céréales d'abord silencieuse. Sa bouille d'ange noyée dans les boucles rousses. Ses yeux verts d'eau captant

celui de la nano caméra. Elle semblait vide, épuisée. Elle s'était brusquement levée et elle avait déclaré qu'elle ne comprenait pas pourquoi sa vie était si différente de celle de ceux qui la regardaient. Elle avait balancé que ces céréales à elle n'étaient pas faites avec le même blé, qu'elle n'avait pas à travailler pour consommer, qu'elle en avait marre de consommer... Pour terminer, elle avait envoyé valser son bol en travers de la pièce et tous les télé-spectateurs comme lui avaient dû l'éviter, surpris. La nanocaméra, elle, n'avait pas eu ce réflexe et la télé-émission s'était arrêtée nette pour ne plus jamais reprendre.

I.

Cornélius déambule dans les rues de Hundertwasserstaat, quartier du cent-quarante-quatrième étage, harnaché d'un costume d'homme sandwich. Les rues sont gazonnées, les murs blancs, bleu, rouge, jaune, lierre, Mosaïque de marine et de blanc. Les toits terrasses débordent de végétations, dégringolant parfois jusqu'au sol. Côté face de Cornélius, est écrit en lettres jaunes sur fond rouge théâtre :

Cornélius Pichon

MUSIQUE DES TEMPS HISTORIQUES CONCERT A TOUTE
HEURE ET SUR RENDEZ-VOUS.

Validez-moi un service pour quelques instants de pur
bonheur.

Et sur l'arrière :

Cornélius Pichon

VENTE ET REPARATION DE PIANO

Offrez-moi un thé qu'on en discute !

Il ne néglige aucun quartier de l'étage. Il varie ses heures de passage pour rencontrer le plus de citoyens possible. Il reste en général une semaine sur chaque étage puis change ; cela depuis près de quatorze ans.

Il lui reste encore une petite heure avant l'anniversaire de Jeanne Citrus de la communauté des Bateleurs. Cornélius rêvait étant jeune de faire partie cette communauté. Marinette, sa femme, aurait sans doute aimé être planteuse. Ils avaient chacun fait des concessions et

avaient choisi la communauté des Couleurs qui s'épanouissait quelques étages au-dessous tout en se jurant de ne pas en faire un dogme pour leur famille.

Il songe à tout cela quand une voix claire le hèle depuis un étage. Il lève le nez, il a changé de quartier sans s'en rendre compte : celui des Consommacteurs. Les immeubles font honneur à de larges baies vitrées par lesquelles l'opulence est palpable, tape à l'œil auraient dit les aigris. C'est une petite jeune fille au teint de rose, qui l'a interpellé. Elle n'a assurément pas sa majorité administrative -, dix-huit ans-. Elle a besoin d'une berceuse pour son petit frère qu'elle garde pour la matinée. Cornélius trouve ça assez inhabituel ; le challenge lui plaît. Il grimpe jusqu'au cinquième, haletant. Il pénètre dans le loft familial par la porte entrebâillée à son intention. Il entend une voix fluette qui lui indique la présence des occupants du logement sur la mezzanine.

Un foyer de consommacteurs classique. L'ensemble de l'offre technologique disponible en fonction du cercle d'adhésion. Ils doivent être de cercle deux car ils ont un HomeHouse de la dernière génération. A ce niveau d'implication dans la communauté, parents et enfants ne se voient pas énormément, les parents s'astreignent à des horaires de travail impressionnants. Ils en profitent car ils ne sont pas soumis, comme dans les Empires, à l'obligation de chômer certains jours. Il a bien envie de se glisser dans le HomeHouse pour voir ce que ça fait en vrai. Il connaît les HomeHouse car il regarde régulièrement les realityséries, sur les chaînes de télé-immersion diffusées depuis les Empires. Il a quelques fois rejoint Eterna, l'une

des héroïnes, dans le sien mais, dans le monde virtuel, il n'est pas sûr que les sensations soient complètes et puis il est dépendant de ses goûts musicaux. Il aurait préféré chalouper sur un rythme de salsa électronique que sur la voix suraiguë et fade d'Eterline, l'étoile montante des Empires. La voix de l'adolescente le rappelle à la réalité.

- Monsieur le musicien ? Vous vous êtes perdu ?

- Non, j'admire votre HomeHouse.

- La plupart des gens cachent leur admiration pour les technologies des Empires.

- C'est du snobisme ! Ils sont jaloux. Alors qu'est-ce qu'il aime votre petit frère. dit-il en terminant l'ascension du demi-étage quatre à quatre.

- Je ne sais pas trop, ma mère lui chante un truc à base de *lalala* mais je ne me rappelle jamais la mélodie.

- Bon, c'est un tout petit service que vous me demandez là, j'endormais ma fille en quelques mesures... Du temps où elle avait l'âge d'être endormie. Elle est un peu plus jeune que vous.

- Quel âge me donnez-vous ?

- Quinze ans ?

Elle a un air un peu maussade et répond évasive :

- Oui, on me donne souvent plus. Mais je ne suis pas maquillée là. Je descends à la cuisine vous préparer une salade. Je vous mettrais aussi quelques quenelles, c'est mon père qui les fait, elles sont délicieuses. Je vous emballe le tout ?

- Oui, merci. On validera notre échange de service en bas ; je vous rejoins dès qu'il se sera endormi.

"gzzz ..." La Terre, bille bleue dans l'espace infini. Zoom vertigineux. Constellations inconnues de verdure parsemant les océans. Archipels ? Vestige d'une improbable "France". Les lettres apparaissent en blanc sur le paysage. Résidu de territoires nationaux outremerrisés. Passage éclair au-dessus d'un chapelet d'îles circulaires marquant les anciens pôles économiques historiques. L'œil se fixe sur un lagon artificiel. Survole lumière de tout l'ancien continent en caméra sousmarine. Une voix suave au rythme décoché commente les images de ruines mangées d'algues vertes.

- Nous voilà aujourd'hui, en 33.165 après l'homme de l'Hortus, premier Sapiens Sapiens. Une nouvelle phase d'équilibre est enfin restaurée. L'ensemble des spécialistes tend vers un même constat, le système Gaïa a retrouvé son équilibre et nous sommes toujours là ! L'Humanité a gagné le grand défi du bouleversement climatique. Et, les indices de consommation sont au vert ! 98,8% des hommes vivent sur des polders de haute qualité environnementale. Gaïa la planète bleue n'a jamais si bien méritée son nom !

- Oh, la barbe de leurs voyages éducatifs. Ça me donne le mal de mer leurs travellings ! s'exclame une deuxième voix off fort mal embouchée malgré la jeunesse du timbre.

- Bon, qu'est-ce qu'ils nous ont pondue sur Canal Info'...

" gzzz ... " Un petit homme en costume trois pièces pomme commente ce qu'il voit en circulant dans l'allée principale d'un parc urbain qui serpente au milieu des

pelouses. Il fait nuit, des lanternes de papier brillent d'un éclat rouge : elles sont posées, accrochées, sur les pelouses, les bancs, dans les arbres... Des familles sont assises sur l'herbe, silencieuses, dans ce parc ceinturé d'immeubles à façades vitrées tantôt couvertes de ciel étoilé, tantôt marbrées de slogans rétroéclairés : "Nuit sans achat" est écrit en grosses lettres rouges dégoulinantes sur les étoiles. Ensuite c'est : "Grève de la consommation".

-...citoyens consommateurs en ont assez d'être oisifs, ils réclament du temps de travail en plus ! Alors qu'Eterlion III, Président des Empires, vient d'instituer le quatrième jour hebdomadaire de shopping obligatoire...

La voix furieuse de la jeune zappeuse reprend.

-Toujours la même rengaine ! Rendez-leur leur temps, ils consommeront de toute façon, ils n'ont pas le droit d'épargner et naissent déjà avec au moins un crédit sur le dos ! Allez, zappe ma fille ! Un p'tit coup sur Chanel One ? Oui, oui, oui, tant pis pour vous, les parents !

La préadolescente jette un petit coup d'œil dans le salon tout de mauve paré, pour vérifier qu'il n'y a bien personne d'autre puis remet sur sa tête le casque nacré de forme ovoïde dont elle s'était démunie. Elle zappe d'un geste de la main dans le vide.

"gzzz ...". Une jeune fille à la peau blanche jusqu'au suranné porte une combinaison bleu turquoise au toucher velouté, très très près du corps. Elle balance sa chevelure prairie d'été sur un air baroque accompagné d'une voix cristalline au flaw rapide.

-Yes ! Elle écoute le dernier morceau d'Eterline.

La belle blonde se trémousse dans un tube de plexiglas à l'intérieur duquel la teinte de lumière varie d'un instant à l'autre. Il est inscrit en lettres surbrillantes au-dessus de la cabine : "HomeHouse ! Where are you going to nitgh ?"

Une jeune femme au teint chocolat noir poudré d'or entre soudainement, les cheveux et l'expression en furie. Des perles et des cauris de plastiques étincellent et claquent entre eux tout autour de sa tête. Son sari rouge velours la drape suggestivement. Elle se campe devant le tube et, d'un index très précis, appuie sur la surface embuée qui cesse immédiatement de changer de couleur. La musique de s'arrêter de résonner à l'intérieur.

- Eterna ! Je n'en peux plus de ton nouveau mec, il a encore bouffé tous les Crackies ! Parce que je sais que c'est pas toi t'es en plein régime.

- J'ai pas pu lui dire non, Magda d'amour, il avait faim, c'est humain, non ?

- Et moi alors ! Je dois me frapper trois heures de télé shopping et j'ai rien à becqueter !

- Calme-toi, je branche le frigo en mode livraison express : Papou ou Mongole ta pizza ?

- Papou,...

Elle s'affale sur un canapé en latex rose de forme équivoque. Elle entoure la protubérance soyeuse et soupire langoureusement. J'arrête de déconner, colloc' à la vie à la mort !

-Alors, je nous tape ça : pi... commence joyeusement Eterna en tapotant sur le clavier du réfrigérateur. Une voix off éraillée et haut perchée couvre la fin de la phrase.

-Théolia tu vas manger avant que ton père ren... Mais c'est pas possible, t'es encore sous le casque ! Tu regardais quoi ?

Noir... Silence... puis la voix accompagnée de l'image en 4D d'une mère en furie.

-Tu sais que c'est rationné ! Les quotas ont encore baissé ce mois-ci ! On va encore pas pouvoir suivre les infos people avec ton père... Tu sais que ça le met en rage s'il n'y a pas droit ! On va devoir encore se frapper les chaînes citoyennes !

- On mange quoi ? Des Crackies ?

- Arrête de faire ta maligne, c'est la saison du chou ! Je l'ai fait en gratin.

- J'en ai marre moi, je veux aller vivre dans les Empires !

- Vas dans ta chambre ! Tu mangeras avec ton père et moi !

Théolia à la frimousse naturellement effrontée tire la langue et sort en ne claquant pas la porte.

Le salon est devenu terne, les murs sont couverts de motifs holographiques galets de plage. Lumière du soir, les teintes bleu-gris ont remplacé les mauves de l'après-midi. Madame, en pantoufle et robe de chambre de tulle rose, déteint de morosité sur le mobilier aux formes rondes et tarabiscotées, d'un gris qui semble les effacer dans les motifs du mur. Elle tombe dans le fauteuil gris clair et tire le casque ovoïde, lisse et nacré, sur sa tête fatiguée.

" gzzz... " Une cuisine américaine rose panthère. Sur des sièges de bar rose bonbon, Eterna et Magda mâchouillent

des parts de pizza multicolores, face à face en quinconce. Eterna est en pleine déclamation.

- Tu sais qu'Etriade a ouvert un nouveau compte d'enquêtes à Paulus. S'il remplit mille cinq cents sondages il partira à Penis, la ville lumière. Je ne sais plus laquelle de ses femmes il doit y emmener. Je vais lui prendre tout son temps comme ça il ne remplira pas son contrat, elle sera furieuse et demandera la séparation de lit !

- Et ton deuxième mari, il t'emmène où ? susurre Magda.

- Il ne m'a pas encore offert le week-end de sport extrême, je crois qu'il me fera la surprise pour mon anniversaire. -Le 13 janvier. Tu n'oublieras pas. -

- Et bien moi, j'ai entendu dire qu'il se rabibochait avec sa troisième, pour se venger de ton nouveau prétendant ; c'est pour ça que je te demandais.

- Oh, le muflé ! Comment il l'a appris ! Je téléphone à Paulus, c'est pas moi qui serais jalouse !

- C'est bon la jalousie, profite-en téléphone à Allo-filature, tu gagnes des points de voyage en ce moment !

-C'est pas la filiale pour laquelle tu sondes cette semaine.

-Oui, oui, info de première main !

-T'as raison je vais lui préparer une scène du feu de dieu avec photos à l'appui... Comme ça je peux convoler avec Paulus en troisième union légale ; t'es trop maligne.

-Il est prêt tu crois ?

-Attends, je t'ai pas...

Claquement de porte. Noir. Le salon est orangé les galets ressemblent maintenant à de gros pétales de fleur et le canapé où se redresse Madame en tulle rose est d'un

orange casimir très dense. Une voix se jette sur elle du fond d'un couloir profond et sombre qui s'éclaire en bleu pâle lumineux au moment où la voix termine son exclamation.

-Marinette, ma puce, qu'est-ce qu'on mange ?

-Merde, merde merde...toussote discrètement l'interpellée. Du gratin de choux aux trois fromages, mon amour. Je, je vais vérifier la cuisson. On va manger en famille ce soir, Théolia voulait t'attendre.

La ménagère susnommée Marinette saute sur ses deux pieds tandis que le casque se replace doucement à un mètre cinquante au-dessus du canapé. Elle file par la même porte que sa fille en la claquant. Sa voix, étouffée, rassure encore.

- Je vais passer une robe, je suis à toi dans dix minutes.

- Ok, je m'installe sous le casque prends ton temps. Rondouillard tout plein avec son costume jaune caneton, Cornélius entre dans le salon couleur sable, les meubles aux formes emberlificotées ressortent comme des tas de pierres contre les murs aux motifs floraux.

-C'est pas possible !

La fille et la mère sursaute à l'exclamation. Elle en broie sa page de peur et, elle, en barbouille sa joue d'un trait de rouge pivoine. Ses poings virils se crispent sur le bras orangé clair du canapé. Il reste tout de même affalé, poursuivant sa tirade.

-Vous savez quoi, ils nous collent un de leurs programmes citoyens obligatoires ses gens foutre de la communauté du Lead ! On va devoir se frapper un de leur gala virtuel où on bouffe rien de ce qu'on voit alors que la

communauté nous impose les choux et les fèves chaque hiver ! On voudrait bien en gratter de la fraise et de la banane, des tomates et des avocats !

Marinette ajuste un collier de perles, les traits maintenant détendus. Elle crie.

- C'est quoi le sujet de leur communiqué ?

- Le maire est pas encore en chaire. Ça commence juste... On voit que les assiettes de salades, y a deux places en face de moi. Venez vite les occuper, j'ai pas envie de pas becqueter avec des inconnus !

- Je sers le chou, installe-toi à table. Théoliaaaaaaaaaa ! T'as entendu ton père, poupée ? Dépêche, ramène tes miches sur la chaise !

Cornélius a ôté le casque suspendu au-dessus du canapé. D'un pied chausseté de poids rouges sur fond jaune, il appuie sur une aspérité dans le sol, ronde et nacrée ; trois petits coups comme on pianote sur une souris. Une table se dételescope devant lui, orange, comme le canapé. Les murs changent de teinte, ils virent au vert, la table aussi. D'un coup de talon précis, il frappe le sol comme pour un rituel magique, avec un léger coup de rein tournant sur la fin.

- Faut que j'aille donner un cours de piano chez les Smalltwée, y a encore la sortie des chaises qui déconne ! Sur ce, il réitère son geste avec plus de succès cette fois puis tire un fil muni d'une poignée au-dessus de sa place assise et un casque nacré fond sur son crâne dégarni. Aussi rapide qu'une ellipse Madame et Mademoiselle se sont installées à table, casque sur la tête et assiette fumante de choux au fromage, sous le nez. Elle a passé

une robe pailletée rose et une coiffe rose pâle assez biblique. Son cou est serti d'un collier de perles nacrées. Théolia est égale à sa salopette bleue et son sweet rayé rouge et blanc, telle une icône de Martine.

- J'suis pas obligée d'être là j'ai pas ma majorité administrative... D'ailleurs, j'ai eu ma majorité commerciale depuis trois jours et j'aimerai un relooking.

- Majorité commerciale dit liberté de travail... Pas liberté de dépenser les services durement gagnés par ses parents !

- Oh papa tu pourrais pas donner quelques cours de piano à la fille de Madelaine, elle utilise un programme qu'elle a acheté dans un catalogue des Empires, elle te fait des propositions époustouflantes ! Elle a déjà relooké Carmène et Loaline, tu te rappelles quand...

- Tu n'as qu'à lui offrir un service.

- J'sais rien faire...

- Ecris-lui un poème, tresse-lui les cheveux, archive-lui ses collections... Elle est collectionneuse, non ?

- Ouais, ouais... Bon, y a votre barbu qui se ramène en haut de son arbre, souriez un peu les ancêtres.

- Je n'aime pas le ton que tu mets derrière ces mots.

- Chhhut ! conclut la mère, plus pour en finir avec la querelle, que pour entendre le discours qui n'a pas encore commencé.

La petite famille au grand complet : un, deux, trois, sur leur trente et un. Smoking de mariage et robes de soirée en satin multicolores. Des centaines de tables rondes posées sur l'univers avec des centaines de familles

baobabcityennes. Au centre de la constellation de tables somptueusement dressées, un grand arbre blanc, diaphane, fantomatique, symbole de la ville et, au-dessus, la chaire du maire perdue dans les bulles opalescentes représentant le feuillage : Une représentation assez fidèle de ce que donne Baobabcity de loin. L'homme s'y matérialise par bandes : peau d'ébène, barbe tressée, la trentaine, en costume blanc, il porte une longue chevelure locksée et tressée de cauris.

- Mesdames, mesdemoiselles, messieurs ! Bienvenue à notre dîner conférence. Nous sommes aujourd'hui le 24 décembre 33.165, je vous ai convié ce soir car j'ai une nouvelle historique à vous annoncer : Un champ de protection d'un genre totalement inédit sera activé dans quelques minutes. Notre allégeance commerciale sera anéantie car les citoyens de Baobabcity seront libérés de leurs désirs de consommation !

- Ça veut dire quoi ça ? Papa ? s'interroge Théolia, sans attendre de réponse. Son père perd cependant le fil du discours du maire pour répondre.

- J'sais pas... Tu sais, il nous promet ce genre truc chaque fin d'année, c'est la coutume maintenant qu'ils sont recrutés sur concours, les mandataires du pouvoir se doivent de nous maintenir dans un bain d'espoir permanent. Les électoralistes aimeraient bien revenir au système des urnes mais ça fait trop sondage, les gens n'aiment pas beaucoup qu'on leur pose des questions chez nous.

Marinette, restée pendue aux lèvres de l'officiel en chaire, interrompt le flot paternel.

- C'est vrai qu'on dépense beaucoup en services rendus aux Empires, et qu'est-ce qu'on récupère ? Des merdes qui se détraquent en un an et un jour... Des aliments trop riches... L'adolescente goguenarde se joint à la conversation en fanfare.

- Tu parles : j'ai découvert ta réserve de Crackies ! Tu les caches derrière tes robes de quand tu faisais dix kilos de moins !

- Tu fouilles dans mes armoires ?

- Je... Ecoutez, il explique. poursuit Théolia d'un ton dégagé.

Un couple d'âge mûr s'est volatilisé d'une table officielle de douze convives pour réapparaître par bandes puis nettement à côté du maire. Il ouvre un large sourire vers la foule qui mâche maintenant avidement face à des assiettes toujours pleines et impeccablement présentées. Il leur demande une acclamation qu'il obtient avec peine et moult vivats préenregistrés.

- Nils et Jourdane ont isolé une onde qu'ils ont baptisée l'onde athmaïque : L'Athma. C'est elle qui enivre les consommateurs. Nos quotas publicitaires n'étaient pas une lubie d'utopistes ! Les lobbies consuméristes n'auront plus d'argument quand la découverte du laboratoire d'étude de Nils et Jourdane sera rendue publique. Une onde, jusque-là indétectable, est diffusée par les émissions de télé-immersion. Elle provoque une plus grande perméabilité aux suggestions de leurs émetteurs : les Athmanes. Nous savons déjà qu'aucun magazine scientifique des Empires ne publiera cette découverte et pour cause mais notre réseau d'éditions

local travaille à un ouvrage de vulgarisation qui permettra à tous de comprendre les formidables horizons ouverts par la découverte de l'Athma ! Les vies des athmanes Eterna, Magda et autres mannequins élevées aux Crackies hypocaloriques diffusées en télé-immersion par les Empires sont bourrés d'implicites publicitaires. Ils sont nocifs mais désormais les quotas seront inutiles. Vous pourrez vous en gaver à loisir, comme les sondages officiels disent que vous le feriez si vous en aviez l'occasion ! Ah, ah, ah ! Ne m'en veuillez pas pour mes sarcasmes, je suis boycottiste volontaire depuis ma majorité commerciale ; Père, merci. Mais, croyez en ma vision, c'est vous qui changerez comme moi de chaîne dans quelques mois, quand les effets de l'Athma se seront dissipés. Les quotas seront levés dès demain 13h30 ! J'ai obtenu des gratifications inespérées en échange de l'abolition des quotas ! Eterlion III a concédé une augmentation des importations d'artisanats et de productions culturelles en provenance de notre polder. Ils s'imaginent sans doute avoir percé notre armure ! Je ne dis pas que les chaînes citoyennes vous passionneront mais les chaînes commerciales ne vous attireront plus ! Nils, une tête de savant fou savamment travaillée au gel, profite d'une respiration dans l'autocongratulation du maire.

- Tout à fait monsieur le maire, nous avons fait quelques tests sur un sujet des Empires, volontaire s'entend. plaisante-t-il tout seul. Nous l'avons isolé dans un caisson en fibres d'origine lunaire, un brevet déposé par la communauté des Tisseurs. Cette fibre émet un champ

d'ondes ayant l'incroyable faculté de neutraliser les flots d'Athma. Au bout de quinze jours, il ne réclamait plus de ces friandises préférées et commençait à apprécier le chou ! Ah, ah ! La vidéo et les conclusions de nos travaux sont entrain, en ce moment même, d'être téléchargées sur le site d'information interne de Baobabcity. Vous pourrez y accéder dès la fin de la transmission obligatoire. Théolia a la bouche pleine, devant son assiette toujours remplie maintenant de salade exotique. Dans sa main, pas de fourchette, sa bouche se vide et se remplit tandis que son assiette et son contenu restent figés. Ses parents brodent autour du discours.

- C'est qui ce Nils, il est de notre génération non, Marinette ?

- Mmmh, plus jeune, je pense... Sa femme me dit quelque chose, peut-être que je lui ai déjà fait une composition florale à domicile du temps où il n'y avait pas Théolia. Mais, bon, ça remonte, si ça se trouve c'est pas elle.

- Moi je l'ai rencontrée au jardin scolaire, elle est venue faire une conférence sur les méfaits des publicités alimentaires.

Dans la salle des gens commencent à applaudir.

- Le compte à rebours va commencer, la chambre des sages avait voté le secret jusqu'à échéance de la mesure, c'est la raison de ce gala citoyen improvisé. Nos adversaires extérieurs mais surtout intérieurs auraient pu mettre à mal notre projet, ils n'en auront plus le désir très bientôt ! Jourdane !

- 12, 11, 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1...

Au-dessus de la mer immense, s'élève une sorte de

forteresse de métal et de pierres de plus de trente kilomètres de diamètre : Le polder de Baobabcity avait été cité pour faire partie des merveilles mondiales mais les Empires avaient fait échouer la candidature. Des tourelles hérissent la muraille, formant comme des créneaux. Sur le ciel nocturnes, se dessine un champ d'étincelles en forme de coupole.

A la table de la petite famille modèle, monsieur se sent mal.

- Oh, punaise, il m'a foutu un mal de tronche avec son discours, on va se brancher sur Chanel One, ça doit être les infos' People à cette heure !

- Je suis sûre que c'est leur écran de protection, ça me bourdonne dans les oreilles à moi aussi. bougonne Théolia.

- Tu y crois, toi, à leur Athma ? objecte Marinette.

- Tu parles, ça fait combien d'années qu'il nous rabâche son utopique liberté commerciale, le maire ? Tout ce qu'ils savent faire, c'est imposer des monopoles locaux sur l'alimentation et les produits de CONsommation ArtisanaleMAnufacturables.

- Je suis sûr qu'il se sucre sur le marché noir, sinon, ils laisseraient pas faire. Les produits d'importation sont dix fois plus chers que dans les Empires. renchérit-elle.

- Ok, ok, mais n'oublions pas pourquoi on est là tout de même. Je ne vivrais pas en donnant des leçons de piano ou des concerts privés dans les Empires. Je ne donnerais pas de concerts publics non plus, puisqu'il n'y a que les artistes de l'Académie de musique qui peuvent se

produire, là-bas !

- Moi j'adore Eterline, elle a une voix très bleue, avec des tonalités que personne ne peut égaler. minaud Théo.

- Avec leur synthétiseur correctif de timbre, tu pourrais faire pareil !

- Tu rigoles, il faut les maîtriser ces engins. Et puis habillée comme ça, avec les éternelles couettes que maman me fait, je ne risque pas de cartonner sur une scène des Empires, j'en ai marre. Je VEUX un relooking !

- Madame Pilon en fait pour six séances de baby-sitting, c'est la moins chère. Tu devrais lui demander si ta copine ne veut pas te l'échanger contre ce que tu peux lui offrir.

- C'est qu'elle, elle veut des produits industriels et moi je sais pas comment on peut en avoir.

- Théo, je suis contente que tu finisses par lâcher le morceau, j'en parle à ton père depuis une semaine, je savais que cette gamine avait mauvais genre, avec toutes ses babioles technologiques dernier cri. Ses parents sont informateurs relais pour les Empires sur notre secteur.

- En fait, elle veut que je la renseigne sur tes habitudes de consommation maman, mais je lui ai dit que je ne voulais pas alors elle, elle me boycotte mes services.

- J'irai voir son père demain.

- Non papa, je t'en supplie j'aurais plus jamais aucune chance qu'elle veuille me faire mon relooking ! Ou alors elle fera exprès de se planter et alors là...

- Ok, Je n'irai pas mais que je n'apprenne pas par ta mère que tu l'as renseignée sur nous à notre insu !

Le regard avisé de Marinette, descellant les larmes avant qu'elles ne sourdent au bout des cils de sa fille, détourne

l'attention de la foudre paternelle.

- C'est quoi cet Athma, un genre de drogue ? Il a dit qu'on aura plus envie de regarder les canaux commerciaux.

- C'est vrai que des fois, je me demande pourquoi je regarde. C'est tellement flân leur truc. Enfin, c'est quand même fendant toutes leurs histoires de cul...

- Cornélius !

- Elle a douze ans depuis TROIS jours, tu crois qu'elle s'en rend pas compte, entre deux séances de shopping, ça parle que de ça non : Et Paulus mon troisième, et... Je me souviens même plus du nom de son premier mari.

-Paulus sera bientôt officiellement son troisième mari, Marcien revoit sa troisième ! J'ai vu ça tout à l'heure...

-Tu devais m'attendre, tu sais que c'est le soir, qu'on en apprend le plus, quand elle téléphone à sa mère ! Sa famille a le forfait millénium depuis la création des forfaits c'est un vrai rituel. Avec tes conneries, si ça se trouve, on a déjà grillé notre quota quotidien !

- Pardon, les confidences qu'elle fait à Magda sont plus crues. J'avais fini de faire à dîner, Théolia et moi on s'était un peu embrouillées...

- Embrouillées ? Elle aussi, elle a regardé en cachette...

- Tu parles, j'ai zappé même pas vingt minutes...

- Bon on va voir ce qu'il nous reste comme ça on sera fixé... Il effectue un mouvement de poignet un peu complexe face à lui puis crie et hurle : treize minutes ! TREIZE MINUTES !!!

Quelques tablées se retournent vers la leur un peu outrées, là-haut, le maire continue son monologue sur les valeurs non-commerciales. De nombreuses tables se sont